

RÉEL

24-25mars LE JOURNAL DU CINÉMA DU RÉEL #3



INSIGHT

Desire for data, Nêil Beloufa

Of Shadows, Yi Cui

Il caffè si beve bestemiando, Luigi Brandi

Fora da Vida

João Miller Guerra, Filipa Reis

PORTRAIT CHINOIS

Florence Jaugé

VERSUS

Il Matrimonio, Paola Salerno

LA QUESTION

Joao Miller Guerra
et Filipa Reis



Florence Jaugey est d'abord actrice de théâtre et de cinéma. En 1990, à Managua, elle fonde la maison de production indépendante, Camila Films, avec Frank Pineda. Depuis, tous deux coproduisent et réalisent des fictions et documentaires engagés en vue de diffuser la réalité nicaraguayenne et centre américaine, d'un point de vue social et culturel.

Elle a réalisé entre autres *El Día que me Quieras*, *Cinema Alcàzar*, *La isla de los niños perdidos* et *De niña a madre*.

Florence Jaugey

Si j'étais ...

une couleur

Le bleu.

une région du monde

La Méditerranée.

un décor de cinéma

Un désert.

dans une salle obscure

J'ouvrirais les yeux...

sur un plateau de tournage

J'essaierais de ne pas dire « action ».

un film

Je serais en noir et blanc.

un scénario

Tiré d'une pièce de Tennessee Williams.

un personnage

Mary Poppins.

un mouvement de caméra

Un travelling.

un outil ou du matériel de montage

Une perche. Tout le monde devient fou à cause de l'ombre de la perche. C'est ce que tout le monde regarde, on ne voit pas la caméra.

un souvenir de tournage

L'émotion du dernier jour de tournage, qui est - peut-être - même plus forte que le jour de la première. L'effort, la fatigue... Ça est, on y est arrivé.

une influence cinématographique

Fellini, Altman, Visconti... et Jane Campion.

une remarque de plus

Les questions étaient plus orientées sur la fiction. Pour moi, le documentaire n'est pas séparé de la fiction, il n'y a pas de frontière hermétique. Je passe de l'un à l'autre. C'est le même travail de cinéaste dans un genre différent, notre travail est de raconter des histoires. On les raconte avec des gens en essayant de respecter leur discours et leur vécu, ou en s'inspirant d'eux et en réécrivant leur histoire. C'est toujours l'honnêteté qui prime.

Propos recueillis par
Charlotte Renaudat-Ravel
Laurie Etheve et Anaïs Levieil

[Florence Jaugey et Frank Pineda:
À l'œuvre, du 18 au 25 mars]



Desire for data

NEÏL BELOUFA

« Plus ils sont beurrés, plus ça augmente la compatibilité »

C'est la fin de l'été au Canada, deux groupes de jeunes sont filmés par la discrète caméra de Neïl Beloufa. Un premier groupe fait la fête en extérieur, se drague, se repousse, jalouse, désire. Un deuxième groupe les observe derrière un écran grâce aux images fournies par le réalisateur. Leur projet : établir une fonction mathématique afin de prédire quels couples ont le plus de probabilité de se former à la fin de la soirée.

Les désirs et les données, les données et les désirs... Voilà un projet qui attise notre curiosité car il ravive des dichotomies vieilles comme le monde : l'irrationnel face au rationnel et le corps face à l'esprit. Le montage de Neïl Beloufa s'applique tout d'abord à mettre en place cette mosaïque d'oppositions binaires entre la raison, les mathématiques et la technique d'une part, qui s'opposeraient à l'irrationnel, au corps et aux instincts d'autre part. Mais cette opposition communément admise n'est là que pour être déconstruite par le documentariste qui floute au détour d'un fondu enchaîné, d'un raccord son, les deux mondes qui nous semblent au départ opposés. Les étudiants scientifiques sont aussi des corps qui finissent par consom-

mer et se rapprocher. A lieu entre eux le processus qu'ils tentent d'analyser chez les autres. Phénomène réflexif que souligne le documentariste par une belle mise en abyme : le réalisateur observe les corps qui observent. Ici, le cinéaste se place en surplomb, avec la modestie de celui qui sait qu'il ne sait pas. Le film parvient à rendre compte d'une réalité humaine là où les mathématiques échouent à prédire le réel. C'est que l'objectif scientifique n'est pas modeste : parvenir à prédire l'avenir grâce à l'observation du présent et du passé - autrement dit on est face à un objectif qui relève de la pensée magique, du divin. Le projet sombre dans l'irrationnel qu'il essaye de maîtriser. Le documentaire quant à lui observe pour comprendre. Ce que Neïl Beloufa saisit du réel est que celui-ci n'est jamais totalement prévisible, car il existe une infinité de facteurs sociaux, matériels et psychologiques que les étudiants ne réussiront jamais à tous prendre en compte dans leur équation. C'est la complexité de la nature humaine qui est donnée à voir; le documentaire a pour but de l'observer et de la saisir sans chercher à la dominer.

Cannelle Favier



Of Shadows

YI CUI

L'art de l'ombre ou l'art dans l'ombre ?

Yi Cui signe avec *Of Shadows* une œuvre authentique et engagée, qui sonde l'anecdotique pour le rendre signifiant. En partant du constat que le développement en Chine a un impact sur la vie de tous ses habitants, elle décide de suivre une compagnie de marionnettistes et de musiciens du nord-ouest du pays. Son but : saisir à l'aide de sa caméra une histoire individuelle qui témoigne de l'histoire collective.

Si le film cultive l'art de la dichotomie, c'est pour dénoncer l'écart entre la vie modeste des membres de la troupe et l'extravagance des shows nationaux. Comme elle le dit en discutant avec des marionnettistes : « Les gens courent voir une pièce, mais vous, c'est votre pièce qui court voir les gens ».

Dès le premier plan, le spectateur est plongé dans le mystère hypnotisant des ombres chinoises.

Le plan devient écran, écran sur lequel se dessinent des formes. Ce sont celles des marionnettes, manipulées par un des membres de la troupe. Avec lui, cachés dans l'obscurité, les chanteurs et musiciens content l'histoire au son du folklore traditionnel chinois.

Peu nombreux sont ceux qui acceptent encore de dédier leur vie à cet art. Salaire, impasse, déni : tous les arguments sont bons pour jeter l'art des ombres aux oubliettes. L'histoire de cette troupe, c'est donc aussi celle d'une mémoire, et d'un conflit permanent entre deux instincts : l'instinct de conservation et celui d'innovation.

Mélanie Laffiac



Il caffè si beve bestemmiando

LUIGI BRANDI

Caulonia, région de Calabre, Italie.

Dès l'ouverture, une didascalie indique que la caméra se pose « aux limites du monde européen », ce dernier adjectif n'apparaissant que plus tardivement à l'écran. Aux limites du monde donc, à la limite entre le réel et la fiction, entre le vécu et le fantasmé.

L'imaginaire des enfants livrés à l'ennui du quotidien est d'autant plus débordant qu'il est leur seule échappatoire. La puissance esthétique des paysages marins est indéniabile, mais l'immobilité de l'air reste tangible, insensible à la beauté du littoral. Pourtant, les habitants du village sont eux bien vivants. La caméra capture des aperçus de vie quotidienne, avec un jeu sur les espaces intérieurs et extérieurs. Calé au fond d'un canapé, un père discute avec ses deux filles; il évoque avec l'intelligence d'un vieux sage malicieux les travers de l'*omertà*. Cette « loi du silence » serait selon lui le contraire du beau, car si personne ne parle, alors plus rien ne se fait. L'allusion à la mafia qui gangrène l'Italie profonde est ici insidieuse mais non moins marquée.

Un autre problème de société est soulevé par le cinéaste: le rejet de l'altérité. Les

pérégrinations d'une famille noire sont le fil conducteur de l'intrigue. Seule, plus isolée que le village lui-même, la famille semble mise au ban de la société. Cette impression latente est confirmée lorsque le frère et la sœur, Miracolo et Gift, souhaitent jouer avec d'autres enfants. Anonymes, derrière une porte, dans l'obscurité de la nuit, les propos racistes fusent. Ils ne sont pas les bienvenus ici. Sur une décharge publique reconvertie en terrain de jeux, Gift enduit le visage et le buste d'un mannequin de boue, avant de le rincer à l'eau. Métamorphose souhaitée ou subie, le rejet est lui bien réel; la couleur de peau reste un stigmate prégnant, en Italie comme ailleurs. Alors que des jeunes de la fanfare jouent dans l'église, la jeunesse exilée est reléguée sur la plage déserte. L'Italie est donnée à voir dans ses traditions, le cinéaste allant jusqu'à mettre en scène dans une voiture *quattrocento* un groupe paré de toges, comme tout droit sorti de la Rome antique. Entre mutations sociales et traditions ancestrales, le film compose avec le réel et une certaine appréhension de la réalité, s'autorisant quelques digressions significatives.

Anaïs Levieil



Fora da Vida

JOÃO MILLER GUERRA, FILIPA REIS

Fora Da Vida tisse le portrait de la vie réellement vécue par les travailleurs au Portugal dans un contexte de crise accablant. En observant la vie d'Isabel, Monique et Miguel, la caméra s'introduit dans la factualité des banlieues de Lisbonne, afin d'en montrer la réalité intérieure. Les protagonistes sont dotés d'un nom, d'un visage, d'une singularité et d'une mémoire. En racontant eux-mêmes leur histoire de manière non-linéaire et en densifiant les points de vue, la réalité est mise en scène par ces porte-paroles. La caméra montre la vie quotidienne, suscitant le sentiment que les individus sont en fait les fragments d'un groupe associé à une réalité plus englobante. Certains n'ont pas de travail, d'autres manquent de « temps libre ». Le film révèle prudemment la complexité de la vie de ces âmes qui persistent péniblement à subsister. *Fora Da Vida* conte la vie qui court le long des routes de la banlieue de Lisbonne.

Le manque de ressources dans une société où tout semblerait s'acheter sous-tend l'injustice d'un monde individualiste. En se concentrant sur les échanges amicaux, familiaux ou sur le récit de la vie au travail, le documentaire traverse les sphères cadrant la vie des hommes qui se croisent, se heurtent et se rapprochent. La représentation de la misère sous-entend une énergie inhérente à l'homme qui doit survivre. Ces moments d'échanges suggèrent que l'homme continue, tant bien que mal à rire, à vivre et à partager malgré la psalmodie du temps qui passe. Une conversation à l'arrêt de bus, un moment de tendresse entre un père et son fils, une soirée entre amies, des voix enfantines, un bal funaná, le tempo saccadé et entêtant d'un train font écho au souffle de la vie.

Charlotte Renaudat-Ravel



Il Matrimonio

PAOLA SALERNO

Fin de séance : état d'amusement puis de questionnement. Si le résultat attendu de la démarche était celui d'une réflexion anthropologique, on se trouve aussi devant un récit de vie familial singulier. La caméra semble parfois incertaine, les personnages deviennent insaisissables tant ils sont nombreux et la rugosité du son vient ajouter une forme d'authenticité brute aux dialogues. Ce que semble montrer la réalisatrice, c'est que ce qui est important n'est pas l'évènement mais ce à quoi il donne lieu : la réunion familiale et sa célébration. À sa manière d'affronter le réel, de monter les séquences à la manière de « scenettes », d'instant de vie qui suscitent le rire, l'émotion ou l'émerveillement, ce documentaire saura ravir les spectateurs avides de choses simples.

Mélanie Laffiac



Ce documentaire s'apparente à un film de famille. Il donne lieu à des scènes d'anthologie qui défilent sur grand écran, sans que le scénario perde en crédibilité. De la scène du lancé de chewing-gum, aux disputes d'argent entre cousins, tout est si naturel et si drôle que ce premier film remplit son contrat: le réel est force de propositions. De la profondeur des plans, du montage, du choix de la musique, une réelle approche cinématographique se dégage. Le réel n'est ni lisse ni parfait.

Il est très facile de s'identifier aux personnages ainsi que de s'y attacher. De réelles questions se posent sur l'importance de la famille, de la religion, du mariage, ainsi que sur les différences sociologiques que l'on peut constater entre 2006 et 2016. Ce documentaire est une véritable bouffée d'air frais, à l'instar de cette famille il est « non conventionnel ».

Fanny Dolléans

la QUESTION

Quel est le premier film documentaire que vous avez vu ?

Pour moi, ce serait *La Jetée* de Chris Marker. C'est un documentaire que j'ai vu très jeune, ça vous suit. J'étais curieuse de la manière dont il avait été réalisé ; mais c'est surtout l'impression très forte qu'il m'en reste qui prime. Les images résonnent encore, elles ont fait naître une réelle réflexion.

Filipa Reis

Je ne me souviens pas du premier... Mais du dernier qui m'a marqué. C'est *Concerning Violence* de Göran Olsson, présenté au Sundance Film Festival. Le film donne à voir la longue histoire de la colonisation, le regard que portent les colons sur les peuples conquis et la manière dont ils occupent le territoire. Sans égard pour l'autre, sans se poser la question de leur légitimité.

João Miller Guerra

Co-réalisateurs de *Fora da Vida*, en compétition internationale courts-métrages

IL CAFFÈ SI BEVE BESTEMMIANDO

LUIGI BRANDI
26' • 2016 • Italie, France

dimanche 20 mars,
21h20, LU + débat

lundi 21 mars,
10h00, LU

mardi 22 mars,
18h10, C2 + débat

FORA DA VIDA

JOÃO MILLER GUERRA,
FILIPA REIS
35' • 2015 • Portugal

mardi 22 mars,
16h30, LU + débat

jeudi 24 mars,
10h00, LU

vendredi 25 mars,
18h20, C1 + débat

DESIRE FOR DATA

NEIL BELOUFA
49' • 2016 • France, Canada

mardi 22 mars,
16h30, LU + débat

jeudi 24 mars,
10h00, LU

vendredi 25 mars,
18h20, C1 + débat

IL MATRIMONIO

PAOLA SALERNO
84' • 2016 • Italie

dimanche 20 mars,
15h10, LU + débat

mardi 22 mars,
20h50, PS + débat

mercredi 23 mars,
19h30, CWB

OF SHADOWS

YI CUI
80' • 2016 • Chine, Canada

lundi 21 mars, 13h40,
PS + débat

mercredi 23 mars,
21h10, LU + débat

vendredi 25 mars,
17h00, CWB

CINE
|
PSIS

CINÉMA DU RÉEL

Bibliothèque
Centre
Pompidou
publique d'information

Graphistes : Marie Nény, Georgia Nikologianni